

USAGES DE LA SURLIGNE DANS LE PAPYRUS BODMER VI

Rodolphe KASSER

Nous sommes heureux de nous associer ici à l'hommage largement mérité qui est rendu, dans ce volume, au savant dont les multiples travaux ont si efficacement contribué au progrès de nos connaissances dans de nombreux secteurs de la linguistique, touchant, d'une manière générale, aux langues de l'antiquité parlées aussi bien dans le Proche-Orient que dans l'Afrique sémitophone et hamitophone; touchant bien sûr, d'une manière toute particulière, à l'égyptien pharaonique (placé au coeur des régions sus-mentionnées), et au copte, son descendant direct et ultime avatar.

Le sujet choisi pour la présente étude est moins mince qu'il ne paraît au premier abord. Certes, en copte classique (S etc.); la surligne n'est qu'un signe de lecture, permettant de faciliter la syllabation (1); elle ne représente en aucune manière un phonème (2). Cependant, nous analysons ici son usage dans le Papyrus Bodmer VI (sigle textuel et dialectal: P) (3), l'un des manuscrits coptes les plus anciens qui soient connus (4), dont le texte est écrit au moyen de la variété d'alphabet copte la

(1) Cf. H.-J. Polotsky, Zur koptischen Lautlehre II, ZAS, 69, 1933, p. 125 - 129.

(2) L'appeler "Vokalstrich" comme le faisait encore W. Till (*Koptische Grammatik, saïdischer Dialekt...*, Leipzig, 1955, p. 43-44; *Koptische Dialektgrammatik*, Munich 1961, p. 4) n'est plus guère soutenable aujourd'hui. Aussi J. Vergote (*Grammaire copte, tome Ia...*, Louvain 1973, p. 12) présente-t-il à juste titre la surligne comme signe de syllabation (avec une restriction,..."plus ou moins"...), indiquant probablement que ce signe, n'apparaissant pas au-dessus de tous les graphèmes (et cela même dans les "bons" manuscrits S etc. où son usage peut être considéré comme régulier), ne permet pas de connaître la syllabation copte dans tous les cas qui peuvent se présenter.

(3) Edition: R. Kasser, *Papyrus Bodmer VI, livre des Proverbes*, CSCO 194-195, Louvain 1960.

(4) Nous l'avions daté du IV-Ve s. dans notre édition princeps, p. XIII (cf. supra, note 3), mais nos recherches ultérieures nous ont donné à penser que cette date était nettement trop récente, et nous avons été heureux de voir cette impression précisée et confirmée par G. Cavallo (lettre du 12.3.1979), à qui nous exprimons ici toute notre reconnaissance; l'éminent paléographe italien date le P. Bodmer VI de la fin du IIIe siècle

plus archaïque (5), et dont l'idiome surtout, *P*, paraît à la fois primitif et si proche de *S* que J. Vergote a proposé de le reconnaître comme protosaïdique (6). Or, constatant que d'une part *P* fait usage du graphème — (mais d'une manière très sporadique, un peu comme si, dans cette variété protodialectale, on était en train de renoncer à rendre /q/ par l'ancien —, au profit d'une graphie nouvelle); que d'autre part *P* n'utilise la surligne que d'une manière encore fort limitée (si l'on compare *P* à *S* etc. classique); nous nous sommes demandé si l'on ne pouvait percevoir en *P*, sur ce point-là aussi, une étape copte archaïque de l'évolution conduisant du vieux-copte (sans surligne syllabique au I-IIIe s. de notre ère, puis avec surligne seulement sur **N** = /q/ [syllabe monophonématique] au IVe s.) (7) à *S* etc. classique; voir dans le graphème démotique — (= /n/), vieux-copte — (= /q/) (8), *P* —

(5) Elle contient 5 signes (d'origine) démotiques de plus que *S*, dont un seul (**ϣ** = /x/) est dans l'alphabet de *B*, tandis que les autres (**ⲗ** = /k/, **—** = /q/ [?...etc.], **ⲗ** = /' / [?...etc., et souvent confondu avec —, et vice versa], **ϣ** = **ϣ** vieux-copte = /ç/) n'apparaissent que dans quelques textes vieux-coptes. et encore certains d'entre eux (**ⲗ** et **ⲗ**) au mieux d'une manière sporadique. En revanche, en *P* (comme dans presque tous les textes vieux-coptes actuellement connus), il manque **ϣ** = /c/ (*P* remplace **ϣ** par **K** = /c/).

(6) Cf. J. Vergote, Le dialecte copte *P* (P. Bodmer VI : Proverbes), essai d'identification, *Revue d'Égyptologie*, 25, Paris 1973, p. 50-57. Nous avons même proposé de préciser cette identification (cf. R. Kasser, Prolégomènes à un essai de classification systématique des dialectes et subdialectes coptes selon les critères de la phonétique (article à paraître dès 1980 dans le *Muséon*, Louvain [cf. 1. sigles *pS*, *pSa*, *pSa(th)*, et 15.1 à 15.3.6]): *P* est l'unique témoin de la variété dialectale copte définie comme protosaïdique immigré en région thébaine.

(7) Cf. K. Preisendanz, *Papyri Graecae magicae...*, 2e éd. (A. Henrichs), Stuttgart 1973, p. 36, 46-50, 58, 62, 66, 70-76; on trouve là, "Pariser Zauberpapyrus", IVe s., seulement 2 surlignes exceptionnelles (influence probable du copte contemporain déjà classique), dans **ϣϣϣ** sic. "son coeur" ligne 149 (cf. **ⲛⲉϣϣ** 152), et **ⲛϣϣⲟⲩ** "son souffle" 149 (mais **ⲛⲉϣϣⲟⲩ** "son intérieur" 150).

(8) Cf. J. Černý, the late P.E. Kahle, R. Parker, The Old Coptic Horoscope, *JEA*, 43, Oxford 1957, p. 86-100 (ms. du IIe s.), où — rend presque partout /q/ en syllabe monophonématique (exceptions **N** = ce /q/ aux lignes 118, 121, 124, 130, aucun **N**, surligne [co préhensible] exceptionnelle dans **ⲙⲛϣϣ** "sa naissance" 150, cf. **ⲙⲓϣϣ** 127, 136, 137).

(= /n/ ou /ŋ/ etc.) (9) l'origine graphique de la surligne; et entrevoir les motifs qui, par un cheminement logique ou par assimilation, ont transformé peu à peu la fonction phonétique de — graphème (au plein sens du mot) en fonction non phonétique de — devenu surligne au-dessus de certains graphèmes, et servant désormais simplement de signe de lecture (permettant de mieux connaître la syllabation dans certains cas ambigus de *scriptio continua*).

L'"inventaire des cas de surligne syllabique dans le Papyrus Bodmer VI" (que nous ne pouvons donner ici faute de place et que nous réservons à un article ultérieur, à paraître dans la même revue) permet de dégager, dans la ligne de recherche évoquée ci-dessus, quelques tendances assez nettes, et suffisamment intéressantes pour mériter d'être exposées sommairement ci-après.

Tout se passe comme si, dans un stade d'évolution linguistique (vieux-copte) "pré-P", après avoir utilisé uniformément le graphème démotique — (ou sa variante —) pour /n/ et les diverses variantes de /ŋ/, on avait décidé de commencer à faire usage aussi du graphème grec Ν, mais pour /n/ seulement, dans un effort de dissimilation graphique (stade de l'Old Coptic Horoscope).

Puis, dans un stade logique ultérieur (protocopte), celui de "P idéal" (10), on aura totalement renoncé à l'usage de — en tant

(9) La place restreinte dont nous disposons ici ne nous permet pas d'examiner en détail la valeur phonétique de — dans les différents cas où il apparaît en P (rappelons qu'il y est presque constamment confondu avec ⊥, cependant majoritaire, lequel, avec son rôle premier [vraisemblable] d'aleph, joue aussi celui d'un allophone [?] de /n/, /p/ ou /ʔ/, p.ex. dans 2.m. ⊥ⲗ- ou -ⲗ- 3. ⊥ϣ- ou -ϣ-, 3.f. ⊥ϥ- préfixes monosyllabiques du conjonctif, ω(ω)⊥ⲃ ou ω(ω)-ⲃ "vivre", etc.). Phonétiquement plus clairs (quoique presque chaque fois hapax à côté de Ν, ou Ν surtout) sont: — art. déf. pl. Prov. 7,8 et particule du "génitif" Prov. 4,17 (on trouve un peu plus souvent, quoique rarement, aussi ⊥ dans ces fonctions); -ⲗ- art. poss. Prov. 17,17; ⲗ[ϣⲟ-ϣ "son sein" Prov. 6,27; ϥⲟ-ⲧ "me créer" Prov. 8,22.

(10) Nous l'appelons "idéal" parce que nous devons constater que ses principes ne sont jamais appliqués tout à fait strictement dans le P "réel", le P. Bodmer VI, où l'on trouve en particulier quelques vestiges de l'usage de — conforme au stade "pré-P", voire même à un stade antérieur (cf. note 9). On y voit aussi un certain nombre de /p/ sonantes devenus /n/ sonores (soit sans surligne) par liaison étroite avec une voyelle atone précédente ou suivante (chaque fois avec fusion de deux syllabes "grammaticales" en une seule, p.ex. Prov. 7,24 † ⲒⲐⲗⲗ ⲁⲛⲱⲁⲗⲉ "fais attention aux paroles" /... an ša čə/ au lieu de /... a p ša čə/; ⲛⲁϥⲉⲃ[Ⲑϥ] "les impies" /na se bēs/ au lieu de

que graphème seul (11), et on en aura fait un simple signe diacritique à placer au-dessus de certains **N** à valeur phonétique particulière. On aura donc décidé de mettre **N** normal pour /n/ sonore seulement; **N** surligné (donc **N̄**, ou si l'on veut, **N** muni de son "complément phonétique" —) pour /ŋ/ sonante, aussi bien en syllabe monophonématique, qu'en syllabe polyphonématique, mais en excluant toutefois (pour des motifs qui ne nous apparaissent pas clairement) deux catégories exceptionnelles: 1. /n/ (?) (12) entre un ancien *h* commençant la syllabe initiale du mot (tonique et ouverte), et un ancien *h* final fermant la syllabe finale du mot (atone) (13); 2. /ŋ/ (?) (14) initial, formant syllabe avec la consonne qui le suit, soit (exclusivement ou presque) les préfixes monosyllabiques du conjonctif (14). Dans ces deux catégories, *P* idéal écrit un **⊥** (que *P* réel remplace parfois par —), ce **⊥** étant soit la variété démotique **⊥** de — adaptée au *ductus* copte

ŋ a se bēs/; etc. On trouve enfin en "*P* réel", nous le verrons plus loin, des traces importantes d'un emploi "abusif" de la surligne, qui, ne se limitant plus à la sonante **N̄**, touche souvent aussi **M̄**, et parfois **P̄** (jamais **X̄** ni **B̄**), exceptionnellement d'autres consonnes que les sonores (et qui, de ce fait, ne peuvent devenir sonantes au sens le plus strict [en prenant le terme "sonante" dans son acception la plus restreinte, habituelle en grammaire copte: /b̄/, /l̄/, /m̄/, /n̄/ et /r̄/]). C'est là, déjà, le début de la généralisation de l'usage syllabique de la surligne, l'embryon de ce qui sera le système utilisé en *S* classique etc.

- (11) Cela, peut-être aussi pour des motifs esthétiques, ce — tout plat et sans seconde dimension s'intégrant particulièrement mal dans le *ductus* d'une copie protocopte que son scribe aurait voulu comparable à une copie grecque contemporaine.
- (12) Cf. l'exemple *S* **ωN̄z** ci-après, qu'on trouve cependant régulièrement sous la forme **ωωz** (hapax **ωz**), **ΔΔz†** dans un manuscrit lycopolitain (subdialectal) inédit et conservé à Dublin; on peut donc se demander si cette orthographe (comme celle de *P*, cf. note 9) n'atteste pas une évolution phonétique localement (et chronologiquement) très limitée /n/ > /'//.
- (13) P.ex. *S* **ωN̄z**, *P* **ω⊥b** etc. "vivre" *nh̄*; et peut-être aussi *S* **ωN̄y**, *P* **oo⊥y†** "être stupéfait", d'étymologie inconnue: mais comme au même endroit qu'en *P* (Prov. 17,28), on trouve **ΔN̄z†** (hapax) en *A*, on peut considérer que *P* a écrit **oo⊥y†** (hapax) pour ***oo⊥y†**, ce **y** dérivant alors de *h̄* comme le **y** de **ω⊥b**.
- (14) Cf. les préfixes monosyllabiques du conjonctif (ici, note 9), dont on se rappellera toutefois qu'ils sont **K·**, **Y·**, **C·**, donc sans /ŋ/ ou /n/ initial, en *A* (/ŋ/ > /'// là aussi?... cf. note 12).

naissant (sorte de **T** renversé), soit réellement un /' / (15).

Quand /ŋ/ était syllabe monophonématique, sa surligne indiquait en même temps que ce **N** formait une syllabe à lui seul. Il en sera né l'idée que cette surligne pouvait jouer un rôle, très précieux, de signe de lecture, pour faciliter la syllabation; et quand /ŋ/ était le sommet d'une syllabe polyphonématique, il suffisait de déplacer légèrement ou d'allonger sa surligne, et de l'étendre un peu au-dessus des consonnes voisines (comprises dans la même syllabe, p.ex. **MN** "et", **MNT**-préfixe d'abstraction), pour faire de ce signe phonétique à l'origine le signe de lecture qu'il deviendra exclusivement plus tard.

L'amorce de cette évolution, contraire aux principes de *P* idéal, apparaît déjà très nettement en *P* réel (16); cette tendance s'y développe même peu à peu, et dans plusieurs directions, tout en se manifestant cependant comme irrégulière, peu accentuée, au mieux faiblement majoritaire (17), et plus souvent encore (cas les plus éloignés de *P* idéal) franchement minoritaire (à cause de l'action, restée suffisamment efficace, des principes [*P* idéal] énoncés plus haut). On peut esquisser les grandes lignes (certes hypothétiques) d'une évolution logique en cette matière, en énumérant les faits suivants, observés en *P* réel.

1. La surligne, d'abord réservée à /ŋ/ sonante, aura tendance à marquer d'autres sonantes (détachant ainsi — de sa valeur phonétique /n/ primitive), spécialement **M** (majoritaire), parfois aussi **P** (minoritaire) (18), mais curieusement jamais **λ** ni **B**; ainsi, — (devenu surligne) perd simultanément ce qui lui restait de sa fonction de signe phonétique, pour se consacrer exclusivement à sa fonction de signe de lecture (syllabique).

(15) Cf. notes 12 et 13. De toute manière, le graphème **⊥** = /' / de pré-*P* est devenu disponible à d'autres usages en *P* idéal, puisque là, désormais, on semble avoir décidé de rendre graphiquement par la gémation vocalique l'ensemble phonétique formé par la voyelle tonique suivie d'aleph. Cf. à ce sujet notre étude "Gémation de voyelles dans le P.Bodmer VI" (communication donnée au 2e congrès de l'IACS, Rome, septembre 1980), spécialement 3.4.1, "Ligne *v".

(16) Cf. note 10.

(17) A l'exception de la catégorie très limitée constituée par les préfixes **NΣ-**, **NQ-**, **NC-** du futur III négatif (vétitif), cf. infra.

(18) Cette tendance sera d'ailleurs contrecarrée par la tendance sonante > sonore en liaison étroite avec une voyelle atone (cf. note 10): p.ex. Prov. 8,5 **CENAP NOÏ** "ils comprendront" /se nar noj/ au lieu de /se na ʒ noj/.

2. La surligne (en syllabe polyphonématique) commencera à être utilisée, non plus seulement pour des syllabes dont le sommet est une sonante, mais encore pour des syllabes ayant à leur début la sonore /n/ et dont le sommet est une consonne non sonore (ni sonante évidemment) (19). Le début de cet "abus" pourrait avoir été causé par un besoin de dissimilation orthographique; pour les distinguer des articles possessifs pluriels similaires (2. m. $\overline{N}\overline{Z}$ - 3. m. $\overline{N}\overline{Y}$ -, 3. f. $\overline{N}\overline{C}$ -), on écrira presque toujours en *P* $\overline{N}\overline{Z}$ - et $\overline{N}\overline{Y}$ - les préfixes 2. m. et 3. m. du vétitif (cf. note 16). Puis malgré ce désir de dissimilation, l'usage abusif toléré à titre exceptionnel se répand en dehors des limites qui lui ont été fixées, et l'assimilation s'effectue dans plusieurs cas: on trouve en *P* l'article possessif pluriel 2. m. $\overline{N}\overline{Z}$ - (8 cas, + $\overline{N}\overline{K}$ - (+ \overline{K}) 1 cas, mais $\overline{N}\overline{Z}$ - 16 cas, $-\overline{Z}$ - sic 1 cas), 3. m. $\overline{N}\overline{Y}$ - (30 cas, mais $\overline{N}\overline{Y}$ - 12 cas), 3. f. $\overline{N}\overline{C}$ - (4 cas, mais $\overline{N}\overline{C}$ - 8 cas). On peut signaler ici encore divers autres cas (malgré tout le plus souvent minoritaires, voire même exceptionnels) de syllabes atones commençant par la sonore /n/ et sans voyelle ni sonante, surlignées: $\overline{Z}\overline{O}\overline{N}\overline{Y}$ "son sein" Prov. 17,23; 19,24(?) (= partout); $\overline{N}\overline{O}\overline{K}\overline{N}\overline{K}$ "opprobre" Prov. 3,31; 6,33; 19,26; 20,4 (mais $\overline{N}\overline{O}\overline{K}\overline{N}\overline{K}$ 18,13); $\overline{T}\overline{O}\overline{Y}\overline{N}\overline{C}$ "susciter" Prov. 11,16; 15,1; 17,11 (= partout).

3. La surligne (en syllabe polyphonématique) commencera même à être utilisée (cf. 2.) pour des syllabes ayant à leur début n'importe quelle sonore et dont le sommet est une consonne non sonore (ni sonante) (19); ainsi (régulièrement et presque partout minoritaire ou exceptionnel): $\overline{B}\overline{Z}$ - "rejeter" Prov. 18,22a(bis); $\overline{M}\overline{Z}\overline{M}\overline{Z}$ - "méditer" Prov. 12,28 (mais $\overline{M}\overline{O}\overline{Z}\overline{M}\overline{Z}$ 2 cas); $\overline{M}\overline{A}\overline{P}\overline{C}$ - impératif causatif 3. f. Prov. 6,22(bis) (mais $\overline{M}\overline{A}\overline{P}\overline{Y}$ 2 cas, $\overline{M}\overline{A}\overline{P}\overline{C}\overline{C}$ - sic 1 cas); $\overline{M}\overline{C}\overline{T}\overline{E}$ - "haïr" Prov. 1,22; 19,7 (mais $\overline{M}\overline{C}\overline{T}\overline{E}$ - 1 cas); $\overline{N}\overline{T}\overline{A}\overline{P}\overline{Y}$ - temporel 3. m. Prov. 8,31 (= partout), et $\overline{N}\overline{T}\overline{A}\overline{P}\overline{Y}$ - conjonctif futur 3. m. 4,9, $\overline{N}\overline{T}\overline{A}\overline{P}\overline{P}\overline{Y}$ - sic 4,6 (mais $\overline{N}\overline{T}\overline{A}\overline{P}\overline{Y}$ - 2 cas); $\overline{\omega}\overline{M}\overline{Z}$ "engloutir" Prov. 19,28, $\overline{\omega}\overline{M}\overline{Z}$ (sic) 1,12 (= partout); $\overline{\Delta}\overline{P}\overline{Z}$ "consolider" Prov. 8,29 (= partout); $\overline{E}\overline{\theta}\overline{A}\overline{P}\overline{Y}$ - consuetudinal circonstanciel 3. m. Prov. 11,25, $\overline{E}\overline{T}\overline{E}\overline{\theta}\overline{A}\overline{P}\overline{Y}$ - idem relatif 6,8 (mais $\overline{E}\overline{\theta}\overline{A}\overline{P}\overline{Y}$ - 19 cas); $\overline{Z}\overline{B}\overline{C}$ - corrigé en $\overline{Z}\overline{\omega}\overline{B}\overline{C}$ "couvrir" Prov. 10,11 (mais $\overline{Z}\overline{\omega}\overline{B}\overline{C}$ 1 cas); $\overline{Z}\overline{A}\overline{P}\overline{\psi}\overline{Z}\overline{H}\overline{T}$ "patient" Prov. 17,17 (mais $\overline{Z}\overline{A}\overline{P}\overline{\psi}$ - 4 cas).

4. Enfin, tout à fait exceptionnellement (en dehors des articles possessifs), *P* atteindra le stade qui sera celui de *S* etc. classique lui-même, en admettant la surligne (purement syllabique) même quand, dans la syllabe atone et sans voyelle ni sonante, aucune des consonnes n'est sonore. On mentionnera là, d'abord, quelques exemples d'articles possessifs au singulier (où aura joué l'influence de la tendance, ici encore plus généralisée, déjà signalée au point 2, permettant d'utiliser la surligne dans les articles possessifs au pluriel, malgré le besoin de les distinguer des préfixes du vétitif): masculin 2. m. $\overline{n}\overline{z}$ - (7 cas,

(19) Cf. J.-J. Polotsky, Zur koptischen Lautlehre II, ZAS, 69, 1933, p. 128: "An und für sich ist es eine Eigentümlichkeit des Koptischen, dass es in unbetonter, insbesondere nachtoniger, Silbe schlechthin jeden Konsonanten als Silbengipfel exträgt". Cf. aussi supra, avant-dernière phrase de la note 10.

mais $\overline{\text{PK}}$ (+ K) 4 cas); [3.m. $\overline{\text{PY}}$ - néant, mais $\overline{\text{PY}}$ - 56 cas]; 3.f. $\overline{\text{PC}}$ - (1 cas, mais $\overline{\text{PC}}$ - 11 cas); féminin 2.m. $\overline{\text{TZ}}$ - (7 cas, mais $\overline{\text{TZ}}$ - 21 cas, $\overline{\text{TK}}$ - (+ K) 2 cas); [$\overline{\text{TY}}$ - néant, mais $\overline{\text{TY}}$ - 34 cas; [$\overline{\text{TC}}$ - néant, mais $\overline{\text{TC}}$ - 4 cas]. L'exception en dehors des articles possessifs est la suivante: $\overline{\text{PY}}$ - "partager" Prov. 19,14.

On comptera en tout, pour ces syllabes atones et sans voyelle ni sonante, avec la sonore en première position: 25 cas (= 14 %) surlignés, pour 152 cas (= 86 %) non surlignés; et sans sonore aucune: 1 cas (= 0,5 %) surligné, pour 197 cas (= 99,5 %) non surlignés.

A ce stade, caractéristique de *S* classique, mais que certaines copies *S* négligées paraissent n'avoir pas entièrement atteint (20), il pourra sembler, à l'observateur superficiel, que la surligne continue à jouer un rôle de signe phonétique, puisqu'elle signalera régulièrement la sonante en syllabe monophonématique, ou encore (quoique déplacée légèrement vers la gauche, vers la consonne la précédant à l'intérieur de la même syllabe) la sonante en syllabe polyphonématique, et non la sonore. Mais c'est là pure coïncidence avec l'un ou l'autre des effets de l'usage tout à fait syllabique de la surligne. Et, par le même usage régulier, il arrivera aussi que la partie droite d'une sonore soit surlignée, parce qu'elle sera suivie, dans la même syllabe, d'une consonne (ni sonore ni sonante) jouant le rôle de sommet de la syllabe (cf. note 19). Ainsi, certes $\overline{\text{N}}$ - = /ŋ/ préposition, particule, article défini pluriel, etc.; $\overline{\text{P}}$ - = /r/ "faire"; $\overline{\text{MN}}$ - = /mŋ/ "avec"; $\overline{\text{TB}}$ = /tβ/ dans $\overline{\text{ZWTB}}$ "tuer"; $\overline{\text{Tλ}}$ = /tʃ/ dans $\overline{\text{TλTλE}}$ "goutte"; $\overline{\text{TM}}$ = /tʃ/ dans $\overline{\text{CWTM}}$ "entendre"; $\overline{\text{TP}}$ = /tr/ dans $\overline{\text{ZWTTP}}$ "unir". Mais voici que ce sont au contraire des sonores qui sont (partiellement) surlignées, avec $\overline{\text{BC}}$ = /bs/ dans $\overline{\text{ZWBC}}$ "couvrir"; $\overline{\text{XK}}$ = /lk/ dans $\overline{\text{ZWXK}}$ "tresser" etc.; $\overline{\text{MC}}$ = /ms/ dans $\overline{\text{TWMC}}$ "ensevelir"; $\overline{\text{NT}}$ = /nt/ dans $\overline{\text{CWNNT}}$ "être irrité"; $\overline{\text{PT}}$ = /rt/ dans $\overline{\text{COPPT}}$ "laine". Donc même si la coïncidence signalée plus haut a quelque effet bénéfique dans le signalement graphique des phonèmes coptes en *S* etc., la définition de la surligne comme signe de lecture uniquement, et non comme signe phonétique, au stade vraiment copte de *S* etc. classique et au-delà du stade archaïque partiellement reconstitué sur la base du Papyrus Bodmer VI (stade de *P* "idéal"), cette définition n'est remise en question ni par cette coïncidence, ni même par l'usage encore hésitant de la surligne en *P* (où elle ne paraît pas sans relations avec le graphème sporadique $\overline{\text{—}}$ = /n/ ou /ŋ/ etc. en *P* comme en certains textes vieux-coptes, et bien sûr, antérieurement encore, en démotique).

Rodolphe KASSER
rue des Jordils 6
1400 Yverdon

(20) Cf. plusieurs des textes magiques publiés par A. Kropp, *Ausgewählte koptische Zaubertexte*, Bruxelles 1931, où l'on voit la surligne uniquement sur les sonantes (en syllabes mono- ou polyphonématiques), et même dans ces cas-là, pas partout.